

DOSSIER DE PRESSE

INFINIMENT

Pascal Bernier - Alain Bornain - Sophie Langohr - Laurent Quillet

EXPOSITION DU 1/10/2019 AU 29/03/2020

Conférence de presse & visite de l'exposition
le vendredi 25 octobre 2019 à 11h00

Hôpital Notre-Dame à la Rose

LESSINES

Conférence de presse

Date : le 25 octobre 2019

Lieu : Hôpital Notre-Dame à la Rose

PROGRAMME

11h

Accueil et présentation de l'exposition « INFINIMENT »
En présence de Raphaël Debruyne, conservateur,
et des artistes Pascal Bernier - Alain Bornain - Sophie Langohr - Laurent Quillet

Visite guidée de l'exposition INFINIMENT,
en compagnie des artistes et de Raphaël Debruyne

13h
lunch

Pascal Bernier, Alain Bornain, Sophie Langohr et Laurent Quillet investissent le Musée de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose de Lessines.

Avec des propositions pluridisciplinaires, inédites ou représentatives de leurs productions, ce quatuor d'artistes propose une exposition en symbiose et en résonance avec ce haut lieu chargé de questionnements existentiels.

PASCAL BERNIER

“Vanité des vanités, tout est vanité”

L'Ecclésiaste

Pascal Bernier développe une œuvre déroutante et polymorphe. A première vue, elle semble partir dans toutes les directions, de manière quasi incohérente, au gré des désirs frénétiques de l'artiste.

L'ensemble est réjouissant, pour ne pas dire jubilatoire, comme une visite dominicale dans un bon musée d'arts et traditions populaires : des animaux naturalisés, éléphants, chevreuils, tigres ou marcassins, y sont pansés à la suite de malheureux accidents de chasse ; Des trophées de biches maquillées et coiffées de peruques ornent les murs ; des mygales tissent leur toile sur de la dentelle de Bruges ; des escadrilles de papillons, des fanions sur les ailes, disputent à des bataillons de coléoptères aux élytres décorées les honneurs de la collection entomologique ; un ours en peluche géant revisite avec une ourse polaire naturalisée l'éternelle question philosophique de la nature et de la culture. Le visiteur restera difficilement insensible à la dimension humoristique du travail de l'artiste, qui multiplie les figures rhétoriques (oxymores, anacoluthes, métonymies) pour produire un effet visuel et sémantique. Les séries d'accidents de chasse, de *farm sets* ou le couple d'ours (intitulé « perversion bipolaire ») mettent en scène les tensions liées à l'exploitation de la nature par l'homme.

C'est l'angle quasi littéral sous lequel la vidéo « *flowers serial killer* » peut être lue : elle laisse deviner un satyre (l'artiste ?) qui fait subir une séance de torture sortie tout droit d'*American Psycho* à des fleurs violemment ligotées. Plus sagement naturalistes, les industrielles pièces de la série « *spider seduction* » joue sur la proximité plastique entre la production artisanale séculaire des brodeuses et la maîtrise innée du tissage chez l'araignée. L'ensemble est drôle, comme une bonne plaisanterie artistique. Peut-être trop drôle pour être honnête.

Sur la page d'accueil de son site internet, un autoportrait de l'artiste invite le spectateur à ne pas se contenter de cette vue de loin, directe, de son travail : bras tendus, un Pascal Bernier flou tient devant lui ses lunettes rondes dont les deux verres corrigeant sa myopie donnent chacun à voir l'image nette de l'artiste. On retrouve cet autoportrait dans les premières pages d'un épais ouvrage qui lui est consacré.

Le livre s'intitule *Not quite dead*. Pas tout à fait mort. Comme si l'artiste demandait une mise au point et invitait le spectateur à concentrer son regard pour voir au-delà de l'immédiate séduction des œuvres. La série des « accidents de chasse » avait amené Pascal Bernier à se défendre d'être un artiste animalier. Si le plasticien se penche sur la nature, sur son dévouement, c'est d'abord pour interroger la nature humaine, pour inviter le spectateur à ne plus croire au caractère merveilleux du monde. Pascal Bernier joue de l'illusion pour mieux bercer nos désillusions. Les animaux naturalisés, conservés dans l'apparence de la vie, présentent les traces de rudes combats. L'ours en peluche est sexué. L'agneau pascal, symbole de la pureté et du sacrifice, finit dans un élevage intensif. Son image, répétée à l'infini, renvoie aux expérimentations de clonage menées sur la brebis Dolly, qui pourrait être sa mère symbolique.

Au-delà du registre animalier, la série intitulée « innocence perdue » emprunte à l'enfance ses jeux candides pour mieux questionner la finitude de l'homme. Les peluches se trouvent momifiées, promises à l'éternité. Les soldats de plomb succombent sous la chaleur de la cuisson électrique et se mélangent en un magma indéfinissable dans la poêle du champ de bataille. Les super-héros, invincibles par nature, supportent diverses mutilations les privant qui d'un bras, qui d'une jambe. L'art et la mort sont intimement liés dans la démarche de l'artiste. Celui-ci semble répéter au fil de son œuvre un *memento mori*, souviens-toi que tu vas mourir après avoir profité des plaisirs terrestres. L'innocence de l'enfance est perdue pour conduire l'homme à sa fin certaine. Pascal Bernier conduit ainsi son œuvre en parant d'attributs triviaux le registre artistique classique des vanités, ces natures mortes à forte connotation symbolique qui visent à dénoncer la fatuité de la connaissance et des plaisirs du bas-monde pour mieux inviter le mortel à méditer sur l'inutilité des choses matérielles face à l'inexorabilité de la mort. Mais les vanités de Pascal Bernier empruntent davantage au registre païen qu'à l'iconographie religieuse : ainsi des gadgets sexuels en caoutchouc s'animent mécaniquement dans une parodie de *safe sex* ; des poupées gonflables finissent au congélateur ; *Spinning bone* présente le squelette d'un chien figé devant un os se refusant à lui depuis la nuit des temps : sa qualité de squelette amène le chien à méditer devant cet os, comme St-Jérôme devant un crâne dans une gravure d'Albrecht Dürer. Si le spectacle de la vanité doit faire prendre conscience de la vanité du monde et engager l'homme à préparer son Jugement en vivant conformément aux préceptes de la morale chrétienne,

l'artiste se garde bien de tout discours moralisateur. propre devenir, mais sur le devenir de l'humanité.
Ce n'est évidemment pas son rôle. Profane, il se joue
des codes sociaux pour mieux les mettre en évidence
et inviter le spectateur à se pencher, non pas sur son Arnaud Stinès



Pascal Bernier, *Funeral tech*, installation

ALAIN BORNAIN

“Je ne veux pas gagner ma vie, je l’ai déjà.”

Boris Vian, *L’Écume des Jours*

En 2010 et 2012, Alain Bornain (°1965, Genappe - vit et travaille à Charleroi) fut invité à exposer individuellement son travail au sein de l’Hôpital Notre-Dame à la Rose, site hospitalier autarcique complet, exemplaire des hôpitaux imaginés à l’époque de l’Ancien Régime. Les œuvres de l’artiste s’étaient disséminées dans les nombreuses salles du site, créant des échos retentissants avec les objets conservés dans ce lieu désormais muséal.

Près d’une décennie plus tard, Alain Bornain renouvelle l’expérience. Mais cette fois-ci l’artiste plasticien se fait artiste commissaire d’une exposition collective où son travail cohabite avec celui de ses contemporains : Pascal Bernier (°1960), Sophie Langohr (°1974) et Laurent Quillet (°1989).

Comme le précise le directeur de l’Hôpital Notre-Dame à la Rose, Raphaël Debruyne, dans le catalogue d’exposition Alain Bornain - *Ad Vitam* : “Il est rare de trouver un endroit où convergent la science, la religion, l’humanisme, la charité, la spiritualité, l’espoir, la souffrance.”

Le titre de cette exposition collective, ‘Infiniment’, était tout trouvé. En effet, l’adverbe réfère tant au langage théologique (De manière infinie, sans limites) qu’aux concepts mesurables dans les domaines mathématique, physique et biologique (l’infiniment petit, l’infiniment grand).

Le conservateur du site hospitalier ajoute ceci : “Il est rare aussi de pouvoir présenter, faire vivre, ‘sentir’ un endroit où la vie - matérielle, spirituelle - et la mort se sont à ce point côtoyées”. Une véritable aubaine pour les quatre artistes qui, de manière soit frontale soit subliminale, sondent de tels questionnements existentiels. Pouvoir faire entrer en résonance des œuvres d’art actuel avec ce haut lieu chargé d’histoire en intégrant leurs travaux au sein des salles du musée, permet de donner à voir autrement les objets qu’il contient, l’identité du lieu et ses différentes fonctions. Ces relectures offrent également l’occasion aux artistes d’appréhender de manière inédite le fruit de leurs recherches plastiques.

Tout est still life

Artiste pluridisciplinaire, Alain Bornain porte particulièrement son attention sur les questions de l’image, du langage et de l’écriture la littérature l’ayant en partie amené à sa pratique artistique. En découlent des sujets qui parlent du passé, de la mémoire, du temps qui passe et, en réalité, surtout de la vie, de l’existence.

Peintre avant toute autre discipline, l’artiste, attaché au symbole, s’est fixé de produire un nombre limité de séries de peintures : sept. Truffé de symbolisme dans de nombreuses traditions et civilisations, le chiffre sept est désormais atteint par Alain Bornain avec son ultime série intitulée *Focus*. Elle succède à *Blackboard* (commencée en 1999), *Whiteboard* (2000), *Greyboard* (2001), *Image* (2006), *Painting* (2008) et *Still life* (2016). Aucun de ces ensembles n’est épuisé, l’artiste produisant à son gré une toile de l’une ou l’autre série.

Avec *Focus*, série entamée en 2019, le peintre introduit des pastilles rondes de différentes couleurs qui contrastent avec le sujet représenté, peint en noir et blanc, rappelant les sujets de la série *Image*.

Depuis le 17^e siècle, le terme “focus” appartient au vocabulaire de l’optique. Il signifie le foyer d’une lentille ou d’un miroir et le verbe anglais *to focus* se traduit par “se concentrer” ou “mettre au point”. Les pois colorés aux tons chargés sont comme des pixels (dots) qui servent à se focaliser sur les points de fuite, à jouer sur la question de la perspective. En oblitérant de manière dynamique et aléatoire certaines zones de l’image, ces “parasites” visuels, de couleurs pures et vives, contrastent et imposent une mise à distance par rapport au sujet dépeint. Parfaitement sphériques, ils évoquent par ailleurs les bulles d’air ou de savon présentes dans certaines peintures de vanité symbolisant la création légère, fragile et éphémère qui éclate soudainement.

Le sujet révèle soit un focus sur une fleur monumentale, soit une scène où l’homme ou la femme est présent ou suggéré. Dans tous les cas, nous avons affaire à un travail sur le *still life*, à traduire par la formule de “vie silencieuse” ou “encore la vie” plutôt que de nature morte, terme que l’artiste abhorre. Il nous montre l’image d’un instant semblant figé, inscrit dans une réalité intemporelle. Le traitement en noir et blanc crée une impression de nostalgie et une atmosphère énigmatique à ces fragments de vies et de mémoire collective issus de reproductions photographiques puisées dans des revues, livres et autres archives. On y découvre des pyramides égyptiennes, des scènes de laboratoire ou de médecine, des chaises dans une salle

d'attente, des portraits silencieux,...

Un autre sujet de la série *Focus* s'intéresse à la fleur et la symbolique qu'elle engendre. Représentative de la splendeur fugitive, elle exprime la caducité des choses, la fugacité de l'existence. La fleur est par ailleurs l'organe reproducteur de la plante. Bisexuée (hermaphrodite), elle dispose d'un appareil reproducteur mâle (étamine) et d'un appareil reproducteur femelle (pistil). Alain Bornain a confronté ses *Focus* floraux aux étonnantes scènes de "Jardins clos de l'âme" de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose. Ces « jardins de paradis » représentent des jardins de noces mystiques où l'âme du fidèle s'ouvre à l'amour divin. La fleur y occupe une place cruciale et évoque la joie du paradis.

Outre ce travail récent, le peintre expose plusieurs livres d'artiste au sein de ce lieu de transmission et de mémoire religieux, médical et scientifique matérialisé par une bibliothèque. Ses recueils, dont les pages symbolisent le temps qui s'écoule, ramènent aux notions d'apparition et de disparition, d'inscription et d'effacement. Proches du palimpseste, un de ses livres d'artiste se compose de sérigraphies de codes génétiques rehaussés d'acrylique, un autre présente des *blackboards*, dessins originaux imitant parfaitement des tableaux d'école qui, ordinairement, sont le réceptacle de perpétuelles traces éphémères.

Alain Bornain présente par ailleurs des œuvres en deux et en trois dimensions qui interrogent la symbolique de l'or, considéré dans la tradition comme le plus précieux des métaux. Symbole de la lumière céleste ou du soleil, l'or est le signe de l'illumination et de l'absolue perfection.

Des icônes contemporaines, qui nous semblent à première vue dépourvues de sujet, dévoilent en fait des images avérées : une scène d'un concile oecuménique, des écoliers en train d'écrire,... Ces images imprimées, de sujets historiques ou familiers, sont repeintes à la feuilles d'or pour revêtir un caractère sacré. En effet, l'icône est, dit-on, une fenêtre ouverte entre la terre et le ciel, elle se situe à la limite du monde sensoriel et du monde spirituel.

Alain Bornain a aussi provoqué une heureuse rencontre entre une pomme dorée et un miroir rond. La pomme, fruit défendu de l'arbre de la connaissance, réfère au péché originel, à la désobéissance d'Adam et Ève, premiers êtres humains créés par Dieu. Recouvert d'or, le fruit de l'immortalité est posé au centre du miroir, surface réfléchissante permettant d'observer le

ciel. Instrument de Psyché, le miroir sert également à refléter l'âme de celui qui se regarde, illustre la vanité des apparences et symbolise dès lors le *Memento mori* (« rappelle-toi que tu es mortel »).

Enfin, Alain Bornain a produit un autre objet qui révèle ses préoccupations artistiques liées à la temporalité, la vanité et l'existence : une sculpture dorée fixant le mot "*Time*" avec sa propre écriture - telle une signature de son auteur. Le "T" de *Time* prend ici la forme de la croix chrétienne qui, comme le crucifix, symbolise la rédemption de l'humanité par le Christ et évoque la résurrection des morts. La sculpture crée ainsi un écho particulier avec cet hôtel-Dieu médiéval géré par une communauté de religieuses augustine, devenu aujourd'hui un lieu de conservation de la mémoire.

"Chacun vit pour garder le passé en vie, vivre le présent, donner vie au futur."

Edgar Morin, Pour sortir du XX^e siècle

Robin Legge



Alain Bornain, FOCUS, huile sur toile, 2019

SOPHIE LANGOHR

Née à Liège en 1974, Sophie Langohr est diplômée en philologie romane de l'Université de Liège et en peinture, à l'Académie des Beaux-Arts de la même ville.

Nourri par l'approche des *Cultural Studies*, son travail repose sur l'étude et l'interprétation d'œuvres patrimoniales. Sophie Langohr s'approprie des images et des objets chargés d'histoire. Elle s'exprime à travers leurs propres modes de construction et de production de sens. Par différents procédés de refabrication, elle les revisite, les détourne et les subvertit pour les faire parler autrement dans de nouveaux contextes.

Comprenant que le processus de déchristianisation de notre société entraîne une perte de signification des œuvres religieuses, l'artiste en a fait un corpus privilégié. Elle l'investit en s'octroyant le droit d'y porter un regard personnel et non scientifique. Elle tire profit de la relative opacité de ces œuvres « vestiges », mais qui, selon elle, portent encore un peu de l'énergie transformationnelle dont elles furent chargées en tant qu'objets sacrés.

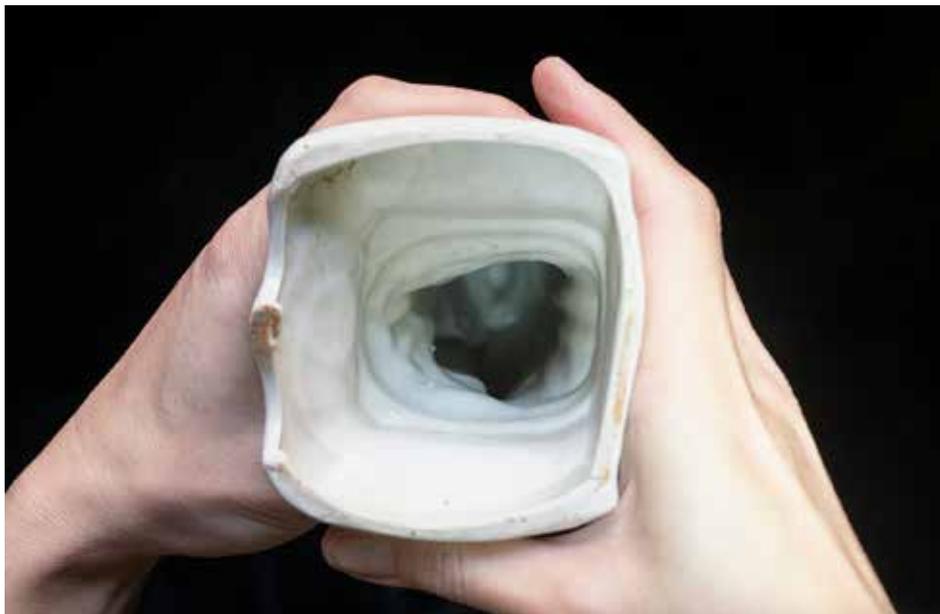
A l'occasion de l'exposition à l'Hôpital Notre-Dame à la Rose, Sophie Langohr poursuit ses recherches sur la statuaire traditionnelle. Elle produit un ensemble de sculptures en porcelaine réalisées d'après le moulage du creux intérieur de statuettes en céramique issues de la collection du musée. Dans ce travail, son intervention consiste à faire littéralement « accoucher » ces

œuvres de nouvelles formes. Celles-ci rompent radicalement avec les codifications extrêmement précises qui ont déterminé l'esthétique des pièces qui leur ont servi de « matrices ». Les nouvelles sculptures épousent des contours étranges et singuliers, à la marge de l'abstraction. Sophie Langohr s'amuse de ces décalages formels qui troublent les catégories binaires telles que : intérieur/extérieur, matière/forme, abstrait/ figuratif, féminin/masculin, nature/culture, passé/futur et spéculent ainsi sur les possibilités de régénérescence et de transformation de notre pensée.

L'artiste s'est également intéressée à deux tableaux à l'huile du 17^e présentés dans la salle conventuelle et représentant Marie-Madeleine « repentante et consciente de sa vanité » dans la grotte de Sainte-Baume. Elle en retouche les images pour faire disparaître le personnage féminin et tous les éléments allégoriques. Ne subsiste que le décor de la scène : un univers de plein et de vide, d'ombre et de lumière. Ce qui apparaît désormais, c'est un cadre antagoniste qui renvoie au mythe de la caverne et au-delà, à celui de la féminité matricielle. Un paysage à désert.

La question du stigmatisme sexuel est également abordée dans la pièce que Sophie Langohr présente dans le « Quartier de Monseigneur ». *Your Son Licks Pussies in Paradise, After Danh Vo* est un collage sculptural, une reprise d'une œuvre de Danh Vo imaginée autour du Christ aux outrages, un buste en chêne de la collection de l'Hôpital.

Julie Hanique



Sophie Langohr, SANS TITRE, photographie, 2019

LAURENT QUILLET

“Je ne saurais me réconcilier avec les choses, chaque instant dût-il s'arracher au temps pour me donner un baiser.”

Cioran, Syllogismes de l'amertume

Laurent Quillet (°1989, Flines-lez-Mortagne - vit et travaille à Tournai) est un artiste pluridisciplinaire qui associe l'image et le verbe. Le plasticien-poète intègre le mot à ses dessins, impressions, installations et vidéos. Il conte et raconte de manière plastique le monde qui l'entoure par des thèmes tels que l'infiniment petit et l'indéfiniment grand, le sensible et l'imperceptible, la présence et l'absence. Fasciné par la mesure du temps, l'artiste cherche à conférer une plasticité à cette conception abstraite.

Se présentant comme un travail de décomposition mathématique, la photolithographie *Composition* (Éditions Bruno Robbe) se veut être le miroir de l'organisme vital de plusieurs ouvrages de référence du plasticien. Ses sources d'inspiration deviennent dès lors un puzzle impossible à remonter. La connaissance scientifique concrète se transforme en contenu abstrait. L'iconoclaste a néanmoins pris soin d'organiser, de classer et de hiérarchiser l'intégralité de la « corporalité » des livres. Présentés dans l'ordre chronologique de dates de parution, Henri Bergson, Albert Einstein, Daniel Tammet, Laurent Derobert ou encore Etienne Klein nous en apprennent davantage sur leur manière de manier l'art de l'écriture par ses lettres, ses symboles et sa ponctuation.

Chacun à leur manière, ces cinq livres ont profondément nourri la démarche artistique de Laurent Quillet, l'amenant à porter un autre regard sur le monde, la valeur de l'homme et de son environnement, ainsi que sur l'écoulement du temps. Conscient de ces problématiques essentielles, l'artiste a développé un travail qui allie le passé, le présent et le futur en donnant à voir un tableau présentant le temps qui s'écoule, le hic et nunc (“ici et maintenant”) et le memento mori (“souviens-toi que tu es mortel”). Ce questionnement omniprésent sur le temps l'incite par ailleurs à créer un travail autobiographique et intime, souvent au sein de sa famille, mais qui touche l'universel.

La photographie de sa série *Faites comme si je n'étais pas là* donne à voir l'expression d'un ressentiment, celui de l'absence, d'une impression d'inexistence par le biais visuel d'une transparence de soi. Se dévoilant de manière presque épiphanique, son corps est immaté-

riel, fantomatique. Il oscille entre présence et absence, apparition et disparition.

Une autre photographie puisée de la série intitulée *Bouquet final* donne à voir une composition de fleurs au fond d'un gouffre, celui d'un vide-ordures de cimetière. Ce “feu d'artifice” floral est déjà passé de la composition décorative et ornementale à celui de détrit. Le souvenir entre la mémoire et l'oubli.

Avec *Détachement*, projet de vie débuté en 2015, l'artiste s'attarde sur le geste banal du baiser symbolisant la séparation, un moment fort, chargé d'émotion. Protagoniste de la vidéo, il donne à voir le moment où il quitte les membres de sa famille. La volonté de garder en mémoire l'acte de l'au revoir à ses proches développe un nouveau regard à ces moments si semblables dans le quotidien mais pourtant uniques. “Nous ne sommes jamais suffisamment conscients, dans ces moments très brefs, du sens, du poids qu'un simple geste, qu'un simple mot devrait avoir. Quand vous avez cette conscience, l'instant devient une étincelle d'éternité.” L'aspect universel de cet acte tutoie son caractère singulier et personnel. Dans l'espoir que l'« au revoir » ne soit pas un « à jamais », le détachement se transforme alors en rapprochement.

Un autre travail intime est celui intitulé *Chuchotements*. Des écouteurs placés dans le confessionnal d'une chapelle baroque font découvrir des histoires de vie au travers de secrets, de cachotteries, de révélations, voire de repentirs. Ces confessions anonymes sontelles fantasques ou réelles, sensationnelle ou quelconque ?

Avec *Conversation d'une vie banale*, Laurent Quillet enregistre et, grâce aux sous-titres respectant à l'apostrophe près le langage parlé, révèle les discussions dites ‘futiles’ pouvant se produire lors d'un rendez-vous familial, d'amis, de connaissances,... Les titres secondaires de cette série sont représentatifs de l'attachement que l'artiste voue à ce qui est de l'ordre du commun, de ce qui serait considéré par d'autres comme étant insignifiant.

#4 CONVERSATION D'UNE VIE BANALE (Cachotteries, mots-mêlés, balai-brosse, etc.) se déroule chez sa grand-mère, Marie-Louise. Paradoxalement, celle qui la famille s'est réunie, ne dit rien ou presque. On ne l'entend que lorsqu'elle souhaite changer de pièces, entre autres pour se reposer dans son canapé. Contrairement aux autres oeuvres de la série qui donnent à voir une partie du contexte de la

scène, la *Conversation #4* est constituée uniquement d'une bande-son. L'image présente une ligne verte qui évolue en fonction des fréquences sonores. La ligne ondoyante évoque tant l'oscillogramme (courbe permettant l'analyse temporelle des signaux) que le cardiogramme (courbe permettant l'étude du fonctionnement cardiaque).

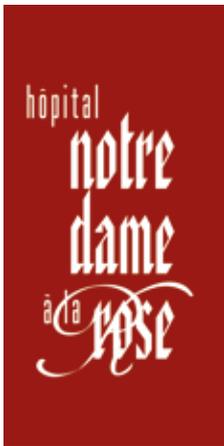
En référence au cinéma ayant pour sujet un épisode de l'Antiquité ou des aventures se passant durant cette époque, mais aussi au mot qui se rapporte également au manteau porté par les femmes grecques, les empereurs et les grands personnages, l'oeuvre vidéo PE-

PLUM est une métaphore de ce qui habille la vie de l'artiste. Répartie en différents chapitres, la vidéo comporte la poésie propre aux éléments du quotidien. Les images sont synchronisées avec de célèbres compositions de musique classique signées Felix Mendelssohn, Antonio Vivaldi, Wolfgang Amadeus Mozart, Johann Sebastian Bach, Erik Satie. L'artiste cherche à démontrer que l'art n'est pas séparé de la vie, que tout peut être considéré comme art. Laconique, Laurent Quillet résume sa création vidéo par ces mots : Je montre le Monde au monde.

Robin Legge



Laurent Quillet, *Faites comme si je n'étais pas là*,
photographie, 2016



Infos pratiques

Musée de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose

Adresse : Place Alix de Rosoit à 7860 Lessines

Accès : Autoroute A8-E429, sortie 29 ; gare SNCB à 400 m

Parking : Place Alix de Rosoit (ou Rue des Quatre Fils Aymon)

www.notredamealarose.be

Réservations :

+32 (0)68/33.24.03

info@notredamealarose.be

Heures d'ouverture :

du mardi au vendredi de 14h à 18h (dernière entrée à 17h)
samedi, dimanche et jours fériés de 14h à 18h30 (dernière entrée à 17h30)
fermé le lundi (sauf jours fériés)

Catalogue d'exposition disponible dans la boutique du musée

Avec le soutien du Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
du Commissariat Général au Tourisme de la Région wallonne et de la Loterie Nationale

